

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

Hans Hartje

Affronter l'étrangeté

« Die alten Reiseberichte werden so kostbar sein
wie die größten Werke der Kunst;
denn heilig war die unbekannte Erde,
und sie kann es nie wieder sein. »

Elias Canetti, *Die Provinz des Menschen*

Les voix de Marrakech sont, à coup sûr, un livre « de voyage », puisque Elias Canetti (1905-1994) y rend compte d'un séjour de plusieurs semaines dans cette ville du Maroc. Cependant, le sous-titre de l'édition allemande¹ précise qu'il s'agit de « *Aufzeichnungen nach einer Reise* », de notes rédigées après (ou à l'issue d') un voyage, et Canetti insiste à plusieurs reprises sur l'importance de ce décalage.

Il semblerait par ailleurs – toujours à en croire ce que l'auteur dit lui-même dans le texte – que Canetti ait accompagné, sans en faire partie, une équipe de cinéma venue à Marrakech pour y tourner un film. Il existe même des rumeurs selon lesquelles il s'agirait du tournage de quelques scènes d'extérieur d'un film d'Alfred Hitchcock. Or si le fait en soi est intéressant parce qu'il suggère d'emblée une esthétique du regard, Canetti n'y insiste pas et choisit plutôt une approche qu'on pourrait appeler synesthétique, en ce qu'elle est à l'écoute de tous les sens, en n'en privilégiant ni négligeant aucun.

(1) Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort, 1980; 1^{ère} éd. chez Carl Hanser Verlag, 1978.

Cela renvoie à l'évidence à deux traits récurrents de l'œuvre de Canetti : la cécité et l'importance accordée à l'ouïe. « La cécité, écrit-il dans *Die Blendung* [publié en français sous le titre trompeur *Auto-da-fé*], permet de s'arracher au temps quand on n'est pas capable de se mesurer à lui », et il considérait les aveugles comme des « mieux-connaissants ». Quant à l'ouïe, il lui a consacré un texte-manifeste, intitulé *Le témoin auriculaire* : « Le témoin auriculaire s'applique à ne pas regarder, mais il n'en entend que mieux. Il arrive, s'immobilise, se blottit dans un coin sans se faire remarquer, regarde distraitement un livre ou un étalage, entend ce qu'il y a à entendre, et s'éloigne, absent et non concerné. On dirait qu'il n'a pas été là du tout, tant il s'y entend à disparaître. Déjà, il est ailleurs, déjà il tend à nouveau l'oreille, il connaît les endroits où il y a des choses à entendre, il encaisse tout et n'oublie rien². »

Il y a enfin l'intérêt que Canetti a porté tout au long de sa vie au phénomène des masses (cf. le titre de son *opus magnum*, *Masse und Macht* [Masse et puissance], paru en 1960), et à l'affaiblissement de la notion d'individu qui, au cours de ce XX^e siècle qu'il a vécu presque entièrement, en a été trop souvent, et de façon tragique, le corollaire.

C'est avec ce minimum de bagages (pour rester dans la métaphore du voyage) que nous avons abordé le chapitre « *Die Rufe der Blinden* » [Les cris des aveugles] dans *Les Voix de Marrakech*. D'emblée, les participants ont perçu le lien avec ce qui avait été dit en guise d'introduction, et orienté en conséquence leur lecture – et leur écoute – du texte. Il s'y ajoute que, dans le chapitre choisi, la rencontre avec des mendiants aveugles amène le voyageur à réfléchir à sa propre condition. Le choix de l'extrait se justifiait donc au double titre de compte rendu d'une réalité vécue comme étrangère et de remise en question des moyens que le voyageur a à sa disposition pour affronter cette étrangeté.

« J'essaie de raconter quelque chose et, aussitôt que je me tais, je m'aperçois que je n'ai encore rien dit. Une substance merveilleusement lumineuse et épaisse reste en moi, qui tourne mes mots en dérision. Est-ce la langue de là-bas que je ne comprenais pas et qui doit maintenant se traduire en moi, peu à peu ? Il y avait là des événements, des images, des sons, dont le sens ne fait que naître en vous, qui n'étaient ni saisis ni

(2) *Le Témoin auriculaire. Cinquante caractères*, trad. de l'allemand par Jean-Claude Hemery, Albin Michel, coll. « Les grandes traductions », 1985, p. 67.

découpés par les mots et, au-delà des mots, ils sont plus profonds et plus ambigus qu'eux³. »

D'emblée aussi, le texte a enthousiasmé les participants, tout en leur posant « les habituels problèmes de traduction ». Toutefois, les difficultés dont ils ont fait état n'étaient pas a priori liées à la réalité étrangère décrite par Canetti, mais à la qualité littéraire de sa façon de l'affronter. Le nom de Proust a notamment été cité, pour dire la transformation voulue (« ...*die Sprache, [...] die sich nun allmählich in mir übersetzen muß [...] Ereignisse, Bilder, Laute, deren Sinn erst in einem entsteht ...* »), et réussie bien au-delà du pittoresque d'usage.

Quant au déroulement même de l'atelier, avec ses débats sur le sens de certains mots, sur le style, le ton et l'allure générale du texte, son utilité et son charme résident dans le dialogue qui s'y noue entre des lecteurs qui sont aussi des traducteurs. La chose en ce qu'elle est essentiellement vivante ne saurait par conséquent être restituée. On n'en espère pas moins que l'exercice (et – pourquoi pas ? – le présent compte rendu) auront donné envie de lire ou de relire le texte merveilleux d'Elias Canetti.

(3) *Les Voix de Marrakech*, traduit de l'allemand par François Ponthier, préface et notes de Claude Mouchard et Hans Hartje, Le Livre de Poche, coll. « Les langues modernes/bilingue », 1992, p. 67.